

Séance 2, le 28/01/2020

Si la désobéissance n'est peut-être pas une question de liberté assumée ou de lâcheté (séance 1), il n'empêche que l'on peut avoir une hésitation : est-ce bien ou mal de désobéir (quelles que soient les causes qui nous poussent à désobéir) ? La même question se pose, bien évidemment pour l'obéissance. Le discours dominant veut que la désobéissance soit présentée positivement. On citera Henry David Thoreau, Martin Luther King, Gandhi, les lanceurs d'alerte, etc. Autant de figures nobles qui valorisent la désobéissance, et par contre coup, dévalorisent l'obéissance qui est identifiée à la servitude volontaire, à la compromission, et à la bêtise. On évoquera systématiquement la réponse des militaires nazis aux différents procès du régime allemand, qui consiste à dire : « je n'ai fait qu'obéir aux ordres. »

Mais avec un peu de recul, d'autres formes de désobéissance dérangeant. Qu'il s'agisse de l'adolescent qui « n'a pas envie » à l'adulte qui ne pense qu'à ses intérêts propres au risque de trahir une parole donnée ; qu'il s'agisse de mouvements politiques qui désobéissent à toutes les règles de base comme les mouvements anarchistes ou à l'extrême, le mouvement islamique Daech qui foule aux pieds tous les droits fondamentaux à commencer par ceux des prisonniers (convention de Genève), dans tous ces cas, si l'on veut bien y voir des formes de désobéissance, on a du mal à les valoriser. Par contre coup, on montrera les côtés positifs de l'obéissance. Une société ne va nulle part si chacun tire la couverture à soi : aussi bien ceux qui commandent que ceux qui obéissent ont intérêt à se donner une direction commune (Cfr Aristote, *Les politiques*). L'obéissance est gage d'efficacité. Et si des désaccords sont envisageables, ils ne doivent pas s'exprimer, comme avec Daech, dans le mépris de toutes les règles. Il y a un minimum de valeurs auxquelles, quoi qu'il se passe, il faut obéir, si l'on ne veut pas nier son humanité.

Ainsi, notre question est : la désobéissance est-elle une bonne ou une mauvaise chose ? L'hésitation est peut-être renforcée par notre héritage culturel d'Occidentaux. Qu'on le veuille ou non, qu'on y songe ou non, dans notre imaginaire collectif, la désobéissance nous renvoie à l'Antigone de Sophocle qui semble valoriser la désobéissance, et à la Genèse qui semble au contraire en faire une source de malédiction. Nous allons vérifier si cet imaginaire collectif correspond à ce qu'enseignent ces textes.

A) L'Antigone de Sophocle

Des auteurs comme Hegel, Castoriadis, Ph. Gérard, Delruelle, etc. développent une lecture beaucoup plus nuancée de la tragédie. Celle-ci nous enseignerait non pas qu'Antigone est la vertueuse et Créon le « méchant ». La tragédie nous montrerait le destin en miroir de deux orgueils, de deux « hubris », de deux démesures : l'une qui n'agit qu'au nom du divin (les lois de Zeus qui ne sont pas écrites), dans le mépris des lois de la cité et l'autre qui ne connaît que les lois de la cité, dans le mépris des lois divines. A s'obstiner chacun dans sa voie, les deux personnages centraux se perdent et perdent tout.

Désobéir à la façon d'Antigone, en étant convaincu d'être dans son droit, d'avoir raison absolument, c'est folie. Voilà ce que nous apprend, selon les commentateurs cités, la pièce de Sophocle.

Mais au passage, une idée va retenir l'attention : s'il y a des lois créées par les hommes (les lois de la cité, ou ce que l'on appelle le droit positif), n'est-il pas vrai que dans le cœur de

tous les hommes, il y a aussi un sens de ce qui est juste et qui le hante : un sens de la justice qui n'est écrit nulle part, mais qui semble pourtant bien réel (ce que l'on appellera un droit naturel qui pourrait prendre la forme concrète, dans notre culture, des droits de l'homme).

- B) La Génèse . Nous suivrons ici principalement la lecture du philosophe Léo Strauss dans un texte intitulé « Sur l'interprétation de la Genèse ».

Le commentaire de Strauss porte sur les trois premiers chapitres : les deux premiers nous offrent deux récits de la création, le troisième nous raconte le moment de la désobéissance (la faute d'Adam et Eve)

- I. Le premier chapitre est le récit de la création en 6 jours. Le texte présente des contradictions évidentes : par exemple, le soleil est créé le 4^{ième} jour. Or, comment peut-il y avoir trois jours avant l'existence du soleil ? De deux choses l'une : soit le texte est absurde et mérite d'être abandonné aux insensés, soit cette absurdité nous indique que ce texte ne doit pas être lu de cette façon. Strauss suivant des commentateurs de la tradition juive, développe la lecture suivante : le fil de ce récit est celui de la séparation, et plus précisément, d'une création qui introduit toujours plus de séparation : séparations figées (par exemple le haut et le bas ; les trois premiers jours) puis séparation avec le mouvement (se séparer de sa place native) et finalement, avec l'homme : séparation d'avec soi-même. En effet, il est dit de l'homme qu'il est créé à l'image de Dieu : son principe, ce qui le fait être est certes en lui, mais ce n'est qu'une image : il n'est pas Dieu pas plus qu'il n'a Dieu en lui. Pourtant, c'est à partir de lui qu'il est censé se comprendre.